Laurence Decréau

La transformation de l'industrie bouscule nos représentations du travail

La manufacture n'est plus : la traditionnelle bipartition française entre le travail manuel et le travail intellectuel qu'illustre le décalage entre voie professionnelle et voie générale dans l'Education ou encore la catégorisation entre cadres et cols bleus n'a jamais été aussi questionnée par la mutation de l'industrie.

Laurence Decréau est agrégée de lettres classiques, ancienne responsable du département « Culture, Communication » de l'ENSTA ParisTech, et responsable du « festival des vocations ». Auteur de *L'Élégance de la clé de douze. Enquête sur ces intellectuels devenus artisans*, Lemieux, 2015. Cet article est issu de sa note « *Tempête sur les représentations du travail. Manuel-intellectuel, voie pro-voie générale, col bleu-col blanc...* » publiée par La Fabrique de l'industrie et la chaire Futurs de l'industrie et du travail - Formation, innovation, territoires (FIT²) en septembre 2018.

Tandis que l'industrie française peine à recruter, les jeunes générations semblent prêtes à tout accepter – chômage, CDD au rabais… – plutôt que de travailler à l'usine. Dans le même temps, sur les rayons des librairies et les écrans de cinéma, le calvaire des cols blancs fait florès : burn-out, dépressions, suicides, il n'est question que du mal-être des cadres et des employés confinés dans les open spaces : balayés, les romans sur la souffrance ouvrière des années 1970 : la représentation du malheur au travail a migré de l'atelier au bureau. L'usine n'y gagne rien pour autant : naguère fustigée, elle est devenue invisible, évacuée du champ des représentations, sauf rares exceptions mettant en scène ces variantes d'une disparition annoncée que sont fermetures et délocalisa-

482.indd 17 25/09/2019 10:12:31

tions. Si les catégorisations auxquelles nous sommes accoutumés ont perdu de leur pertinence (manuel *vs* intellectuel, culture *vs* technique, voie générale *vs* voie professionnelle), peut-on voir dans cette crise les prémices du retour en grâce d'un secteur technique trop longtemps et injustement mal-aimé ?

En France, le travail manuel est dévalorisé – cela ne date pas d'hier ; cette dévalorisation constitue un problème. Au-delà du diagnostic, qui ne surprend personne tant on y est accoutumé, nul ne songe curieusement à s'étonner de l'emploi, hier comme aujourd'hui, de l'adjectif « manuel » – comme s'il allait de soi. Avec son antonyme, pour tous évident : « intellectuel ». Ainsi se répartissent les métiers, les uns « intellectuels » et les autres « manuels ». Mais d'où vient que les deux s'opposent dans nos catégories ? Plus surprenant encore, comment peut-on dès lors qualifier de « manuelle » une « intelligence » ? Enfin, à l'ère de l'automatisation, où s'interposent entre l'homme et la matière des machines à commandes numériques, des imprimantes 3D ou des robots, comment expliquer que l'on persiste à qualifier de « manuels » des métiers dont la main n'a de cesse de s'absenter ?

Le travailleur manuel pense-t-il ? La question, posée en ces termes, peut sembler abrupte. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit, dès lors que le mot « manuel », dans nos représentations, s'oppose au mot « intellectuel », et les métiers de la main à ceux de l'esprit. La réponse fut longtemps « non », sans qu'on jugeât nécessaire de s'y appesantir. Selon Platon, si l'artisan possède certes une technique, celle-ci ne repose sur aucune connaissance théorique de la matière. Il se contente d'appliquer bêtement un ensemble de règles traditionnelles auxquelles il ne comprend rien. Pour réussir à coup sûr, il a seulement besoin d'un coup d'œil, d'un flair, d'un instinct, qui lui permet d'agir au bon moment (*kairos*). Ce *kairos*, seul l'usage de ses sens – vue, odorat, ouïe… – lui permet de l'identifier : faute de connaissance théorique, il est

482.indd 18 25/09/2019 10:12:31

incapable de l'anticiper. C'est pourquoi il lui faut rester rivé à sa tâche, comme un esclave. Ces arguments remontant à l'Antiquité, qui peuvent certes se discuter pour ce qui concerne l'artisanat, retrouvent une nouvelle vigueur avec la taylorisation, dont le principe même est de décomposer l'acte de production en tâches fragmentaires et répétitives.

Ces dernières années, les plaidoyers en faveur de l'artisanat et du travail de la main fleurissent. On trouve en particulier chez Matthew Crawford et Richard Sennett des analyses subtiles de ce qu'il est convenu d'appeler « intelligence de la main. » Le travail manuel repose sur des facultés intellectuelles. Nombre des facultés nécessaires à l'artisan pour faire du bon travail relèvent de l'intellect. C'est pourquoi, sans doute, les Grecs de l'époque homérique usaient du mot « *sophia* » pour définir de façon générale toute forme de talent, d'aptitude et de compétence, qu'il (elle) fût manuel(le) ou intellectuel(le). La spécialisation de ce mot pour définir une sagesse purement abstraite ne vint que plus tard, lorsqu'à l'âge classique s'imposa le culte de la Raison qui donna la « philosophie ». De même, le travail intellectuel repose sur des pratiques physiques. Toutes les compétences, même les plus abstraites, sont au départ des pratiques physiques. Au commencement était le geste de la main, nous disent les racines des mots de l'intellect. « Apprendre » est prendre vers soi, s'approprier quelque chose d'extérieur à soi – qu'il s'agisse des propriétés du métal ou de celles des nombres premiers. Et l'on peut être habile couturier comme habile orateur ou médecin… La main et la pensée ont ontologiquement partie liée.

Le travail manuel repose sur des facultés intellectuelles. Nombre des facultés nécessaires à l'artisan pour faire du bon travail relèvent de l'intellect.

Admettons donc que l'exercice de la pensée ne soit pas réservé aux seules professions de l'esprit. Est-ce à dire que l'intelligence est une, qu'un mathématicien et un menuisier entretiennent le même type de rap-

482.indd 19 25/09/2019 10:12:31

port au monde, qu'ils partagent la même façon d'apprendre, de comprendre, d'inventer ? Tel qui excelle dans la menuiserie aurait-il pu s'illustrer aussi bien dans la géométrie analytique ? Tel virtuose du discours aurait-il pu déployer une même habileté dans la construction de maisons ? Curieusement, si chacun trouve aujourd'hui naturel d'édifier un cloisonnement entre esprits « scientifiques » et « littéraires », la distinction entre « intellectuels » et « manuels » déchaîne les passions et fait polémique. L'étiquette « manuel » sert aujourd'hui à écarter certains élèves de la voie générale. Pour certains critiques marxistes ou bourdieusiens, la distinction entre deux types d'intelligence, « manuelle » et « intellectuelle » serait purement idéologique. Il ne faut pas chercher ailleurs, selon eux, la raison pour laquelle, de façon récurrente tout au long du XXe siècle, la direction de l'Enseignement technique a plaidé pour conserver son autonomie : ayant partie liée avec le patronat, elle tenait à garder les mains libres pour organiser à sa guise la formation. Le grand danger qu'elle redoutait : celui de voir l'Éducation nationale mettre son nez dans ses affaires, elle qui se piquait d'augmenter le niveau d'instruction de la classe ouvrière. L'Éducation nationale souhaitait en effet adjoindre aux enseignements purement techniques des enseignements généraux, afin de faire de tous les écoliers de futurs citoyens éclairés. Mieux, elle suggérait régulièrement de reculer le moment de l'orientation, afin de donner à tous les enfants une chance d'accéder à la voie dite « générale ». La voie professionnelle, celle dite du travail manuel, ne serait donc pour les disciples de Bourdieu qu'une voie par défaut, un Enfer pour les damnés de la sélection scolaire : « *Vous qui entrez ici, quittez toute espérance*. » Curieusement, pourtant, certains n'aspirent qu'à s'y diriger. Leur attente, leur impatience ? Pouvoir, enfin, « agir sur le monde ». Par la maîtrise d'un métier, en

La distinction entre deux types d'intelligence, « manuelle » et « intellectuelle » serait purement idéologique.

482.indd 20 25/09/2019 10:12:31

premier lieu. C'est en cela qu'ils sont « concrets ». Plus qu'une affaire d'intelligence, la distinction entre *manuel* et *intellectuel* semble être une question de rapport au monde. Certains ont un besoin profond de se frotter à la rugueuse réalité – en la touchant, en s'y heurtant, en la domptant. D'autres se sentent plus à leur aise en ne l'approchant que par le truchement des symboles.

Nous vivons une étrange époque, où les mots et ce qu'ils désignent ont cessé de coïncider. « *C'est un manuel* », dit-on d'un élève dont l'habileté manuelle n'a jamais été testée, le programme du collège unique n'incluant pas d'enseignement manuel. C'est un *manuel*, car ce n'est pas un *intellectuel*. On l'oriente donc vers la voie *professionnelle* qui, comme son nom l'indique, prépare rapidement à une profession – à ceci près que le chômage ne l'épargne guère. L'élève manuel s'y servira-t-il de ses mains ? C'est peu probable, la majorité des professions concernant le tertiaire. Quant à celles de l'industrie, elles demandent désormais de savoir diriger des robots fort sophistiqués – à quoi l'habileté manuelle est assez peu utile.

L'ancien élève de la voie générale, celui de la voie pro tertiaire, celui de la voie pro industrielle passeront tous les trois le plus clair de leur temps assis devant un ordinateur.

Pour décrocher un bon métier, on préfère la voie dite *générale*, qui ne prépare à aucun métier et n'est pas si générale que ça puisqu'elle n'accueille qu'une minorité des élèves[1] : forcément, puisque n'y accèdent que les élèves *intellectuels*. Leur job en poche – si tant est qu'ils en décrochent un – l'ancien élève de la voie générale, celui de la voie pro tertiaire, celui de la voie pro industrielle passeront tous les trois le plus clair de leur temps assis devant un ordinateur. Pourtant, seul le premier exercera un métier dit *intellectuel*. Car de par sa formation générale,

1 En 2015, les élèves d'une classe d'âge se répartissaient ainsi : 40 % bac général ; 16 % bac technologique ; 40 % enseignement professionnel ; 4 % sortant du système scolaire sans formation.

482.indd 21 25/09/2019 10:12:32

en cliquant sur sa souris, il produit forcément de la pensée : camembert, tableau Excel... C'est un *col blanc*. L'opérateur industriel a beau diriger derrière son écran un robot fort sophistiqué, comme il a reçu une formation *professionnelle*, il ne produit forcément aucune pensée – seulement des moteurs, des radars, des avions. C'est un *col bleu*. Et l'employé tertiaire – caissier, guichetier, employé de centre d'appel, serveur de sandwicherie – quelle est la couleur de son col ? Du prolétaire, il a le bleu ; de l'homme préservé du cambouis, il a le blanc. Mettons, un col Vichy à carreaux bleu et blanc.

Manuel, intellectuel. Professionnel, général. Col bleu, col blanc. Nos représentations du travail fonctionnent sur des catégories binaires héritées d'un autre âge, qui ne coïncident plus avec la réalité. En ce temps-là, le monde était coupé en deux. *L'usine était alors manufacture*. Nés des familles les plus pauvres, souvent analphabètes, la majorité des hommes et femmes en âge de travailler n'avaient que leurs deux *mains* et leur force physique pour gagner leur vie. On les reconnaissait à leur bleu de travail. Au bas de la hiérarchie industrielle, c'étaient les prolétaires, les *cols bleus*. D'autres avaient le privilège envié d'échapper à la pénibilité du travail physique. Certains travaillaient à l'étage de l'usine, dans les bureaux. D'autres, du modeste gratte-papier au directeur, dans les bureaux de l'administration. D'autres encore, professeurs, médecins, notaires ou avocats, travaillaient dans leur cabinet. Tous étaient des *cols blancs*, qui avaient l'heur de ne pas s'épuiser ni se salir pour gagner leur vie. *L'École entérinait d'avance cette bipartition*. Après un bref passage par l'école primaire où ils apprenaient le minimum nécessaire pour exercer *métier* et citoyenneté, les plus nombreux des classes populaires s'en allaient encore tout enfants remplir les ateliers. Quant aux « *happy few* » des

Nos représentations fonctionnent sur des catégories binaires héritées d'un autre âge. En ce temps-là, l'usine était alors manufacture.

482.indd 22 25/09/2019 10:12:32

classes aisées, destinés par leur rang social aux bancs du Secondaire, fussent-ils cancres consommés, ils s'en allaient étudier les humanités. Ces longues études n'avaient aucunement fonction de les préparer à un métier. *Générales*, elles leur dispensaient la culture... générale qui leur permettrait d'accéder aux fonctions auxquelles tout naturellement ils étaient destinés : celles de l'élite, celles de l'excellence.

Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? *La manufacture a cédé la place à l'hyper-industrie, dominée par l'informatique*. L'habileté manuelle et la force physique n'y jouent que peu de rôle, car les machines, se substituant au manœuvre et à l'ouvrier, se chargent désormais de la besogne. Pour travailler dans l'usine d'aujourd'hui, il faut être capable de piloter des robots ultra-sophistiqués régis par des logiciels complexes ; de s'adapter aussi, tout au long de sa vie, à un progrès technique galopant. L'intellect s'est substitué à la main. Pas d'accès possible à ces postes qualifiés sans une formation technique approfondie. *Ce n'est plus à l'usine que vont désormais les moins qualifiés* : elle n'a plus de postes pour eux. Les services, en revanche, sont gourmands de cette abondante main d'œuvre interchangeable et précaire, destinée à ânonner au téléphone des réponses pré-écrites à des questions toujours semblables ou assurer à peine plus qu'une pure présence humaine. Le lieu de travail ne caractérise plus ce nouveau prolétariat, qui œuvre tantôt derrière un guichet, tantôt sur un scooter, tantôt dans une cabine, tantôt dans un open space.

Ce n'est plus à l'usine que vont désormais les moins qualifiés. Les services, en revanche, sont gourmands de cette abondante main d'œuvre précaire.

L'École n'a pas entériné cette évolution du monde du travail. *La voie générale*, qui ne prépare directement à aucun métier, demeure la voie convoitée par tous. Naguère réservée à une poignée de privilégiés assurés de trouver une place enviable par reproduction sociale, elle s'est désormais massifiée, conduisant

482.indd 23 25/09/2019 10:12:32

jusqu'à 18 ans des jeunes qu'elle ne forme à rien de particulier. Nantis d'un baccalauréat dévalorisé par le quota des « 80% », une grande partie d'entre eux, vite engloutis par une sélection avouée ou non, quittera l'université sans compétence distinctive, pour échouer dans le nouveau prolétariat des services. *La voie professionnelle*, censée préparer à un métier, peine à remplir sa mission : n'étant pas *générale*, elle ne peut prétendre à l'excellence, et ne recrute donc guère que par antisélection. À défaut d'être *générale*, au moins l'Éducation nationale souhaite-t-elle que cette voie ne soit pas trop spécialisée. Aussi les formations destinées aux métiers tertiaires explosent-elles, quand celles qui préparent à l'industrie, d'une haute exigence technique, souffrent d'un manque de candidats autant que de moyens. Le résultat est paradoxal : les jeunes peinent à trouver un emploi, et les industriels peinent à pourvoir leurs postes… Reste bien sûr *l'apprentissage*. Mais sa spécialisation technique, aux antipodes de l'excellence *forcément générale*, le discrédite dans l'opinion.

Cette crise lexicale fait écho à la crise actuelle du travail et de l'éducation en France.

Reflet de nos représentations périmées, cette crise lexicale fait écho à la crise actuelle du travail et de l'éducation en France. Les mots employés couramment pour désigner les voies et les métiers sont en décalage criant avec la nouvelle réalité du travail. L'Éducation nationale, qui forme les jeunes esprits et devrait donc donner le *la*, détient sans doute une part de responsabilité dans cette situation. « Général », « manuel »… N'est-il pas temps que ces mots qui ne signifient plus rien, mais dont les connotations fallacieuses conditionnent toujours les choix de vie d'individus et de familles, disparaissent du vocabulaire des enseignants et des parents ? Et « orientation » ? La tartuferie qui consiste à cacher derrière ce paravent commode un mécanisme routinier de relégation définitive en voie pro continuera-t-elle longtemps ? Quant à « professionnel », à en faire l'épithète spécifique

482.indd 24 25/09/2019 10:12:32

d'une voie, on semble sous-entendre que le bon élève, celui de la voie « générale », ne doit surtout pas songer à son futur métier ; qu'il doit étudier pour la gloire, voire pour le plaisir. C'était le cas, sans doute, au XIXe siècle, quand le fils de bourgeois était assuré de trouver une place de choix après avoir gambadé dans les prés des *Géorgiques*. Mais aujourd'hui, quand la perspective du chômage fait trembler tous les enfants dès le collège, peut-on admettre une telle hypocrisie ?

La crise des cols blancs (ce mot encore ! mais quel autre conviendrait ?) est peut-être bien la grande chance qui s'offre à l'industrie française – avec pour hérauts les néo-artisans. L'artisanat, nous objectera-t-on, n'a pas grand-chose à voir avec l'industrie. Seul maître à bord de sa petite entreprise, l'artisan-patron œuvre de ses mains ; parmi des centaines de collègues, l'opérateur industriel commande à des robots qui triturent la matière à sa place. Il est vrai. Mais qu'on songe plutôt à ce qui dissuade les jeunes d'aller travailler en usine : les représentations. Voie pro, voie des ânes, voie de relégation… En réhabilitant le « faire », le manuel, le technique, les néo-artisans bardés de diplômes pulvérisent les catégories binaires éculées, et font rêver les gens à ce qui hier encore les repoussait.

La crise des cols blancs est peut-être bien la grande chance qui s'offre à l'industrie française – avec pour hérauts les néo-artisans.

Toutefois, si la crise du travail peut être une occasion en or pour un nouveau départ, il convient aussi de prendre acte du message qu'elle délivre : aspiration des salariés à davantage d'autonomie, davantage de confiance, de sens, de respect, de bien-être… En témoignant de leur volonté d'accompagner le mouvement, en lançant des initiatives pour faire évoluer leurs organisations, les industriels contribueront à rehausser l'image de l'usine pour attirer les jeunes talents et leur donner envie d'y rester.

482.indd 25 25/09/2019 10:12:32